

LECTURES

Pour grand-maman

Page 6



NOS CRITIQUES DE LA SEMAINE

Alexandra Cousteau

EXCEPTIONNEL ★★★★★ TRÈS BON ★★★★ BON ★★★ PASSABLE ★★ SANS INTÉRÊT ★

Les Hirondelles de Kaboul
Yasmina Khadra
> ROMAN
★★★★
Page 3

Les Abeilles & la bête
François Maspéro
> AUTOBIOGRAPHIE
★★★ 1/2
Page 4

Le Prix Robert-Cliche
Mylène Gilbert-Dumas
> ROMAN HISTORIQUE
★★★
Page 2

Al-Qaeda
Rohan Gunamara
> ESSAI
★★★
Page 3

La Presse

CAHIER F | LA PRESSE | MONTRÉAL | DIMANCHE 24 NOVEMBRE 2002

Nostalgie grammaticale



LILIANNE LACROIX

Le ton de votre ado monte, comme si vous veniez d'être frappé de quasi-surdité : « Cou » donc, tu m'avais pas dit que t'étais bonne en français? Le plan est là et chaque paragraphe doit commencer par un organisateur de texte. Peux-tu m'aider, oui, ou non?

Vous saviez déjà que vous n'atteindrez jamais la virtuosité de vos ados pour monter un site web ou pour « chatter » à la vitesse de la lumière dans ce langage codé à peu près incompréhensible à quiconque a franchi le cap des 35 ans. Qu'il s'agisse d'ordinateur, de mode, de musique ou de programmer la télé (à 7-8 ans, déjà, il vous arrachait la commande parce qu'il n'en pouvait plus de vous voir zigonner), vous avez été largué depuis longtemps et vous le savez fort bien. Soit.

Mais arrive le jour où le charmant petit trésor réclame votre assistance pour compléter ses devoirs: « M'man (ou P'pa, c'est selon), viens m'aider ». Enfin! Vous pouvez prouver à votre petit ou à votre grand blasé que vous n'êtes pas « full » poche dans tout ce qu'il touche. Quelle naïveté!

Pourtant, vous auriez dû savoir. Vous vous étiez déjà cassé les dents sur les déterminants. Les articles (le, la, des...), les adjectifs possessifs, démonstratifs, numéraux, que vous connaissiez si bien, disparus en fumée dans une des réformes de l'enseignement du français! Pffff! Y en a pu! Maintenant, ce sont des déterminants. Ne restent plus en fait que les adjectifs qualificatifs qui, maintenant qu'ils se retrouvent tout fin seuls, sont devenus des adjectifs tout court.

Et vous vous imaginez, maintenant que le trésor est au secondaire, que vous allez venir l'impressionner avec votre maîtrise du français. Pauvre vieux fou! Vous n'avez plus seulement les pieds accrochés dans le coin « déterminants » du tapis, vous vous retrouvez carrément face contre terre. KO.

Maintenant, il y a non seulement les attributs du sujet mais des groupes entiers (du nom, du verbe, d'à peu près tout, même de l'adverbe). C'est sans compter les attributs du complément direct, les compléments de l'adjectif, les verbes attributifs, l'écran, les pronoms de reprise, les subordonnants, les mots de substitution et les semi-auxiliaires...

De deux choses l'une. Ou bien vous souffrez d'Alzheimer galopant ou le temps a passé bien vite... À moins qu'il ne s'agisse d'une vaste conspiration de fonctionnaires ou de professeurs persuadés que des parents ne peuvent que « mêler » leurs enfants et qu'il faut donc impérativement les écarter du portrait. « Rien de tout cela », assure Mme Pascale Lefrançois, de la Faculté des sciences de l'Éducation de l'Université de Montréal.

Voir NOSTALGIE en F2

| JOYCE CAROL OATES |

UNIQUE EN SON GENRE



NATHALIE COLLARD

Figure culte de la littérature américaine, l'écrivaine Joyce Carol Oates est un personnage mystérieux qui a construit, au fil des ans, une oeuvre originale peuplée de personnages obsessifs dévorés par la vie. À son actif, plus de 70 ouvrages – recueils de nouvelles, poèmes, essais littéraires et romans – qui révèlent une artiste d'une grande intelligence particulièrement attirée par les extrêmes, le masochisme et la violence. La Presse s'est entretenue avec l'écrivaine, établie dans l'État du New Jersey depuis 1978.

Depuis son premier roman, *With Shuddering Fall* paru en 1964, Joyce Carol Oates a écrit sur la boxe (*De la boxe*), elle s'est glissée dans la peau d'un tueur en série (*Zombie*) et a subjugué l'Occident avec *Blonde*, une biographie romancée de la vie de Marilyn Monroe. Avec *I'll Take You There*, son trentième roman, Oates revisite ses thèmes fétiches: la névrose féminine, la quête d'identité et la naissance de l'écrivain.

Les fans de Joyce Carol Oates ne seront pas déçus en lisant *I'll Take You There*, l'histoire d'une jeune fille issue d'un milieu modeste qui arrive à l'Université de Syracuse au début des années 1960 après avoir décroché une bourse d'étude qui lui permet de s'extirper d'un milieu familial étouffant.

Anellia (c'est sous ce nom que se présente la narratrice qui ne révélera jamais sa véritable identité au lecteur), est un personnage typiquement « oatiens »: obsessive, refermée sur elle-même, la jeune fille au physique ingrat peine à établir des liens avec le monde extérieur et entretient avec son père et ses trois frères une relation chargée de reproches puisque ces derniers lui imputent la mort récente de leur mère.

I'll take you there raconte donc le parcours d'une jeune fille qui ne trouve pas sa place dans la société qui l'entoure et qui se réalisera finalement par le biais de l'écriture. En trame de fond, il y a l'Amérique bouillonnante des années 1960, ébranlée par l'émergence du mouvement féministe et les luttes en faveur des droits civils.

Dans ce roman, Joyce Carol Oates aborde des thèmes qui lui sont chers et qu'elle ne cesse d'approfondir d'un roman à l'autre: la perte des repères, la recherche de ses racines, la construction de l'identité féminine, la définition du statut de



Joyce Carol Oates

l'intellectuel et son rôle dans la société...

Anellia est au début de la vingtaine (pas tout à fait femme, encore fille), un âge qui fascine particulièrement Oates parce que, dit-elle, « C'est une période de la vie d'une rare intensité, où nous nous rapprochons de l'essence même de notre personnalité. »

Le roman se divise en trois temps: tout d'abord, l'arrivée de la jeune fille à l'université et la tentative de s'adapter à son nouveau milieu; ensuite, la rencontre avec Vernor, un étudiant noir diplômé en philosophie qui tente, en vain, de se définir à l'extérieur de la lutte des droits civils. Dans la dernière partie, la narratrice se retrouve au chevet de son père mourant, une épreuve qu'elle traverse alors qu'au

même moment, elle trouve sa voix comme écrivain.

« C'est un roman très autobiographique, reconnaît Joyce Carol Oates d'une voix douce, mais ferme. J'ai moi-même bénéficié d'une bourse qui m'a permis d'entrer à l'Université de Syracuse au début des années 1960. Et pendant l'écriture de *Blonde*, mon père était à l'agonie, il est décédé deux semaines après la parution du roman. »

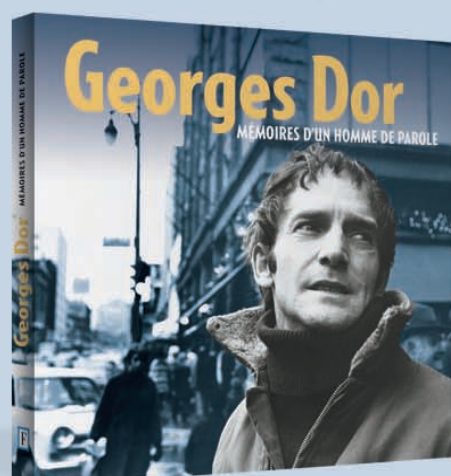
Aux États-Unis, les critiques de *I'll take you there* sont toutefois loin d'être diatribes.

Voir OATES en F2



FIDES

344 PAGES • 29,95 \$



Introduction et choix de textes de Bruno Roy

Georges Dor

MÉMOIRES D'UN HOMME DE PAROLE



LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le prix Robert-Cliche, une bluette bien léchée

RÉGINALD MARTEL
regimartel@videotron.ca

Le roman historique, ce n'est pas sorcier. Il suffit de coller, sur l'Histoire que les historiens ont écrite, une histoire inventée. Dans le meilleur des cas, le roman proposera aux chercheurs scientifiques de nouvelles pistes. Après tout, si les romanciers sont capables d'inventer l'avenir — la preuve n'est plus à faire —, rien ne les empêche de formuler de nouvelles hypothèses sur le passé. Le plus souvent, le cadre romanesque emprunté à l'Histoire sert à justifier une histoire qui serait impossible dans un temps de narration plus récent. S'il faut, par exemple, qu'une lettre prenne des mois à atteindre son destinataire, la diligence et le cheval valent mieux que le courriel. Entre-temps, tout peut arriver, la naissance et la mort et ce qu'il y a entre les deux. Le roman historique remplit bien deux objectifs à la fois, instruire et divertir, quand la dimension historique est plus qu'un simple décor, même rigoureusement rendu. Côté Histoire, *Les Dames de Beauchêne* fait plutôt léger, la part belle étant faite au côté Harlequin.



Marie de Beauchêne, jeune bourgeoise de Québec, vient de perdre son mari à la guerre. La Nouvelle-France est menacée partout. Pour protéger Odélie, sa fille, elle l'envoie à Louisbourg, dans l'île Royale (aujourd'hui Cap-Breton), sous la tutelle de sa belle-soeur Antoinette, religieuse. Une bien curieuse idée : nous sommes en 1756, selon la page quatre de couverture. La forteresse est tombée aux mains de l'ennemi en 1745, elle est redevenue française en 1748. Sa situation géographique la rend plus vulnérable que la ville de Québec. Les Anglais la reconquerront d'ailleurs en 1758, pour de bon. Marie n'est donc pas très bien inspirée, peut-être par ignorance de la situation réelle de la colonie. Sa décision a quand même des avantages, dont celui de rappeler l'indigence du soutien de la métropole à la Nouvelle-France. Et aussi celui d'amener Marie à entreprendre un voyage désastreux, qui fera d'elle une héroïne en son genre. Après avoir confié la fillette aux bons soins de la bonne soeur, elle quitte Louisbourg pour aller visiter son père malade en Martinique.

The plot thickens, comme disent les Anglais. Malgré ses airs hautains, Marie trouve bien mignon un compagnon de voyage, jeune Métis éduqué par les jésuites. Son mépris

pour les Sauvages et les Canadiens, ajouté à sa vertu, empêche tout rapprochement avec le beau Jean Rousselle. De toute manière, des corsaires abordent le navire et font prisonniers l'équipage et les passagers. La guerre une fois encore est plus forte que l'amour, qui n'a même pas eu le temps de naître. Marie et Jean sont séparés, mais vous pensez bien qu'ils vont se retrouver un jour. Marie aura eu le temps d'épouser un officier anglais en poste à Boston, après un séjour à New York dans la parentèle, chez un pasteur. La jeune femme est anglophone par sa mère, ce qui facilite sa libération et l'autorise à coucher avec l'ennemi. Elle aime bien son mari, qui a plus de classe que les Sauvages et les Canadiens en général. Elle l'aime jusqu'à ce que se répètent les scènes de jalousie du militaire, avec coups de poing à la clef. Elle s'enfuit, avec Jean

Rousselle, évidemment. Pour la suite, lisez le roman.

Si vous aimez l'amour romantique, les paysages bien léchés et les situations très claires — tout est mâché et remâché dans le moindre détail —, vous aimerez. L'auteur, institutrice de profession, ne laisse pas tomber les cancrs. Les jurés du prix Robert-Cliche du premier

roman, qui ne sont pourtant pas des cancrs, ont apprécié. Peut-être parce qu'ils détestent la concurrence ! *Les Dames de Beauchêne* est une bluette comme il en paraît quelques dizaines tous les ans. Une oeuvre gentille, écrite en français correct, sans effets de style prétentieux ; sans style, en fait. Et ceux qui préfèrent la simplicité seront ravis : les bons sont presque toujours bons, les méchants ont la même constance. Bref, de la belle ouvrage, qui tient plus de l'artisanat que de l'art. Il reste qu'on a peine à croire, une fois encore, que le manuscrit de M^{me} Mylène Gilbert-Dumas était le meilleur soumis à ce prix littéraire. Il est loin, le temps où le Robert-Cliche révélait des écrivains comme Robert Lalonde et une poignée d'autres. Le choix de cette année, mince consolation, n'est pas le pire de la cahoteuse histoire de ce prix.

★★★

LES DAMES DE BEAUCHÊNE
Mylène Gilbert-Dumas
VLB éditeur, 304 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

« Le style, c'est l'âme »

SUZANNE GIGUÈRE
collaboration spéciale

Lauréat de nombreux prix littéraires, Jacques Poulin est l'auteur de romans qui sont devenus des classiques de la littérature québécoise, notamment *Les Grandes Marées*, *Volkswagen blues*, *Le Vieux Chagrin*. Après 15 ans passés en France, il est de retour au Québec. *Les Yeux bleus de Mistassini*, son 10^e roman, est une déclaration d'amour à la littérature à travers l'histoire pathétique d'un écrivain sur son déclin. Le roman rappelle la douceur intimiste des toiles du peintre canadien James Wilson Morrice, dont on retrouve une huile en page couverture. L'écrivain adopte sa manière délicate et subtile.

Par petites touches impressionnistes, il nous fait pénétrer dans son univers romanesque : une librairie dans le quartier latin du Vieux-Québec avec un grand poète qui réchauffe les auteurs et les lecteurs durant les mois d'hiver, la lumière et le murmure des livres, l'odeur du papier vieilli, Jack Waterman, l'écrivain-libraire et son assistant Jimmy, sa petite soeur Mistassini, du nom d'une des grandes rivières du nord québécois.

Jack Waterman, écrivain écrasé et stoïque, connaît l'angoisse devant la déchéance de son corps — il est atteint de la « maladie d'Eisenhower » — et la diminution de ses facultés littéraires. « Autrefois mes histoires tombaient en ruine à mesure que j'essayais de les écrire. Maintenant, je deviens une ruine moi-même. » Il sait que la fête de la vie a une fin, et qu'il faut savoir se retirer et céder la place à d'autres. *Les Yeux bleus de Mistassini* est un roman émouvant sur la vieillesse et la finitude, un roman-confiance. « Je suis vieux à l'extérieur et jeune à l'intérieur... le contraste entre les deux me fait comme une déchirure. »

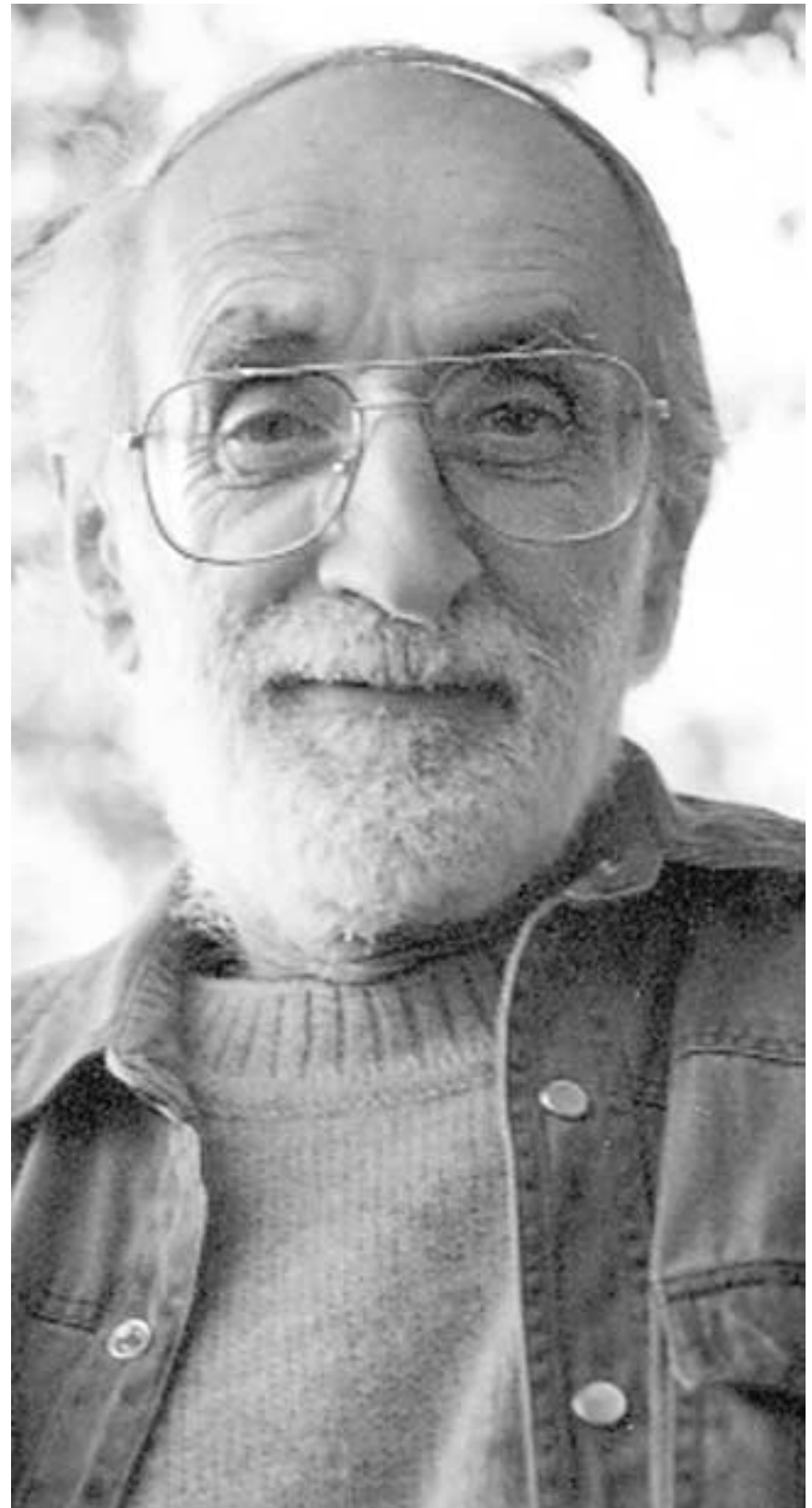
De son côté, Jimmy, jeune étudiant en lettres devient apprenti-écrivain. Jack lui transmet son goût des livres et de l'écriture par l'intermédiaire de quatre romans qui lui ont ouvert le chemin de l'écriture. Jacques Poulin fait partie de ces romanciers qui écrivent avec d'autres écrivains. Dans le séjour de Jimmy à Paris résonne le *Paris est une fête* d'Hemingway, où la ville devient elle-même matière à écriture. L'impuissance avouée de Jimmy à changer le monde qui, de

L'écriture de Jacques Poulin est une écriture du coeur qui nous empoigne et ne nous lâche plus.

toute manière, tourne sans lui et sur lequel il n'a aucune prise, renvoie au minimalisme tendre et désespéré des *Trois roses jaunes* de Raymond Carver. Mistassini partage le rejet du conformisme social et le refus du monde des adultes des personnages de *L'Attrape-coeurs* de Salinger. Enfin, le souci de la précision et du concret de Jack Waterman évoque celui de *L'Île au trésor* de R.L. Stevenson.

Un roman d'atmosphère

Comme tous les romans de Jac-



Jacques Poulin

Photo PIERRE FILION, collaboration spéciale

ques Poulin, *Les Yeux bleus de Mistassini* est un roman d'atmosphère, au ton feutré, imprégné d'une petite musique surannée et nostalgique.

Sous sa plume, les ciels pluvieux déversent « toutes les nuances de gris sur les murs ». Parmi les images qui nous restent comme des feuilles d'automne tombées au fond de notre âme — la belle expression est de Jack — celle, à Paris, d'un magasin d'antiquités

éclairé la nuit par une ou deux lampes où Jimmy aperçoit une femme sans âge assise dans un fauteuil de velours, qui semble « figée pour l'éternité au milieu des buffets, des récamiers, des tables gigognes, des

carafes, des porcelaines et des lithographies ».

L'écriture de Jacques Poulin est une écriture du coeur qui nous empoigne et ne nous lâche plus. « C'est ce dont on a le plus besoin, les caresses, et pourtant, c'est ce qu'il y a de plus difficile à demander », dit Jimmy. Marqué par une quête de tendresse et la recherche d'un bonheur qui se dérobe, traversé par une secrète inquiétude, une pointe d'humour légère et grave à la fois et une grande économie de mots, *Les yeux bleus de Mistassini* confirme que « le style, c'est l'âme », ce dont Jack Waterman, l'alter ego de l'auteur, est convaincu.

★★★★

LES YEUX BLEUS DE MISTASSINI
Jacques Poulin
Leméac/Actes Sud

NOSTALGIE

Suite de la page F1

De ces supposées nouveautés, de nombreux termes existaient déjà mais ils étaient abordés à un niveau beaucoup plus avancé. Ce n'est pas de l'Alzheimer, c'est juste un flagrant manque de culture. Rassurant !

Quant aux véritables changements, « ils sont survenus pour simplifier l'apprentissage des jeunes », explique M^{me} Lefrançois. Les groupes du nom, du verbe, etc., sans doute le changement le plus important survenu dans les dernières décennies, sont, il faut l'admettre, une trouvaille tout à fait logique. Par contre, qu'on ait donné à des petits mots souvent surutilisés (par ailleurs, par contre, enfin, premièrement, etc...) la vocation d'organismes textuels semble bien pompeux.

Les sciences, les mathématiques, tout a changé. Le français doit lui aussi évoluer, déclare la spécialiste. Alors, évolution oblige, à défaut de modifier les règles et la réalité grammaticale elle-même, on rebaptise les termes. « C'est plus facile à comprendre, assure M^{me} Lefrançois. Les élèves s'y retrouvent plus facilement. Il ne faut surtout pas que les parents baissent les bras. Un petit coup d'oeil dans une grammaire et ils saisiront bien vite de quoi il s'agit.

Le français reste celui qu'on a toujours connu, c'est vrai. On est tout de même loin de la biologie, qui a avancé à la vitesse de la lumière dans les 20 ou 30 dernières années, ou de la géographie, qui se remodèle sans cesse à la faveur des conflits dans le monde. Malgré un petit dépaysement initial, les modifications grammaticales demeurent somme toute assez minimes.

Alors, si vous voulez vous rafraîchir les neurones et vous mettre à jour dans une courageuse tentative de sauver la face devant votre progéniture ou si vous voulez tout simplement jauger l'étendue de votre ignorance, les Éditions du Phare viennent de publier deux grammaires à l'usage des élèves du primaire (*Ta nouvelle grammaire*) ou du secondaire (*Grammaire Moderne*). Fort bien conçues, aérées et faciles à consulter, elles nous replongent illico quelques décennies en arrière en plein dans les choux, genoux, hiboux et autres poux, à moins qu'il ne s'agisse d'incomparables bijoux, de notre langue.

TA NOUVELLE GRAMMAIRE (primaire)
Jean Canac-Marquis et Diane Goyette
Éditions du Phare, Mondia Éditeurs, 260 pagesGRAMMAIRE MODERNE (secondaire)
Jean Canac-Marquis en collaboration avec Francine Cyr
Éditions du Phare, Mondia Éditeurs, 416 pages

On reproche à Joyce Carol Oates de se répéter, d'avoir décrit un personnage trop limité, une atmosphère claustrophobique. On a également critiqué le rythme du roman, tellement lent que le livre en était plate. Chose certaine, ce 30^e roman en est un de transition. Après un livre aussi fort que *Blonde*, c'était tout à fait prévisible.

L'âge d'or des femmes

En écrivant *I'll take you there*, Oates voulait explorer les motivations d'une jeune femme qui tente par tous les moyens d'appartenir à un groupe — la famille, le milieu académique, une sororité — mais qui finalement, se sent exclue partout.

Le rôle des femmes dans la société a toujours occupé une place primordiale dans l'oeuvre de Joyce Carol Oates et le personnage d'Anellia permet à l'écrivaine de décrire la réalité qui a été la sienne au début des années 1960.

« Je me suis intéressée à la sororité parce qu'à l'époque, c'était un milieu qui servait uniquement à faciliter le mariage et où on ne s'intéressait qu'à l'apparence physique des filles, jamais à leur vie intellectuelle.

« L'époque actuelle est tellement meilleure pour les femmes, poursuit l'écrivaine qui enseigne à l'Université Princeton depuis 1978. Je regarde mes étudiantes, elles sont tellement plus libres que je ne l'étais. Elles veulent et elles peuvent tout. Quand j'étais jeune, les gens se moquaient du mouvement des femmes et qualifiaient l'idéal féministe de grotesque. Regardez le chemin qui a été parcouru, c'est incroyable. Si Marilyn avait vécu aujourd'hui, elle aurait joui d'une liberté économique et son destin aurait peut-être été différent. »

Dans *I'll take you there*, le personnage de

Vernor, cet étudiant en philosophie qui fascine tant Anellia, est également intéressant. Mais il ne faut pas voir dans la couleur de sa peau un désir de l'écrivaine d'explorer des questions politiques comme le racisme. « Le fait qu'il soit un Noir est accessoire, assure Joyce Carol Oates. Ce qui m'intéresse dans ce jeune homme, c'est le fait qu'il veuille se définir et se distinguer par la force de son esprit et non par la couleur de sa peau, l'élément par lequel il aurait pu — et aurait dû — se définir à cette époque. Vernor et Anellia sont deux individus affamés intellectuellement qui se construisent grâce à leurs capacités intellectuelles. »

Avant tout écrivaine

On a beaucoup écrit sur la capacité de travail de Joyce Carol Oates. En plus d'écrire, l'écrivaine enseigne, publie une revue littéraire avec son mari, le professeur Raymond Smith (*The Ontario Literary Review*, « mon lien culturel avec le Canada où j'ai vécu pendant 10 ans, un pays que j'aime beaucoup et que je visite régulièrement »), et signe des *thrillers* sous le pseudonyme de Rosamond Smith. « Ma vie est consacrée à l'écriture, reconnaît-elle. Je n'ai pas eu d'enfants, je me définis avant tout comme écrivaine. »

Son livre est le premier depuis que New York a été la cible des attentats terroristes du 11 septembre. Pour une artiste aussi impressionnée que Joyce Carol Oates par la violence de la société américaine — elle a déjà déclaré que lorsqu'on est un écrivain américain, « on ne peut faire autrement que d'écrire un roman violent car une part de l'histoire de notre pays est en nous » — la situation actuelle est explosive. « La vie de notre pays a changé du jour au lendemain, observe-t-elle. Je suis convaincue que la menace d'une guerre est bien réelle. L'époque que nous vivons est tragique. »



Joyce Carol Oates

APPRECIATION

Exceptionnel	★★★★★
Très bon	★★★★
Bon	★★★
Passable	★★
Sans intérêt	★

| LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE |

L'intégrisme vécu de l'intérieur avec Yasmina Khadra

ELIAS LEVY
collaboration spéciale

Yasmina Khadra n'a pu venir au Salon du livre de Montréal où il avait été invité, et par le Salon et par le consulat français. Entré à l'âge de 9 ans dans l'armée algérienne, armée qu'il a quittée en 1999, à 45 ans, il n'a pas obtenu le visa exigé par le Canada, ou n'a pas maintenu sa demande, selon le ministère de l'Immigration. Bien connu en Europe, Yasmina Khadra, nom de femme sous lequel écrit Mohammed Moulessehoule, n'aurait pas voulu répondre à certaines questions trop précises des agents de l'immigration sur les activités de l'armée algérienne. Cette affaire a éclipsé la raison pour laquelle il avait été invité à Montréal : son oeuvre littéraire. Yasmina Khadra nous a accordé une entrevue par téléphone la semaine dernière.

Cet ancien militaire a, par le biais de cette oeuvre riche et très outrecuidante, dénoncé avec truculence la violence et la barbarie indécibles engendrées par le fondamentalisme musulman. Dans un style regorgeant de trouvailles linguistiques, où le français est sans cesse enrichi par la langue et la culture arabes, Yasmina Khadra a su prouver que, si le drame de l'intégrisme religieux islamiste résiste aux analyses et au mani-chéisme, celui-ci peut trouver une explication dans la fiction.

Son dernier roman, *Les Hirondelles de Ka-*

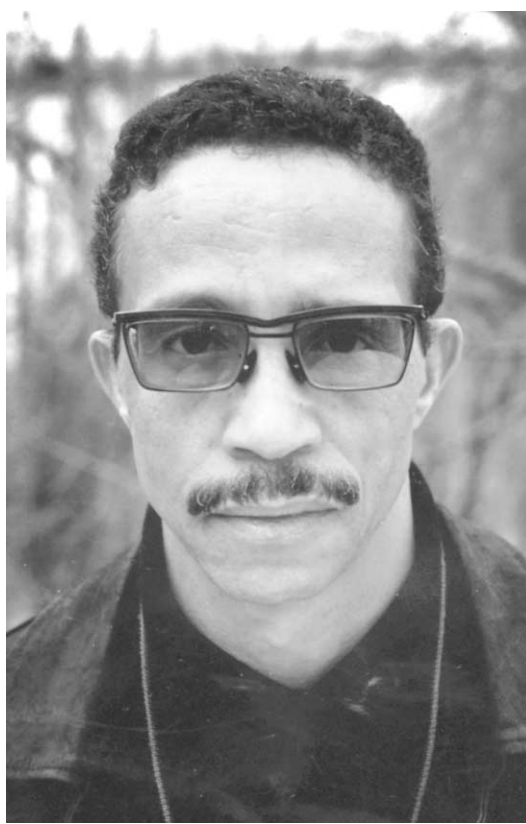
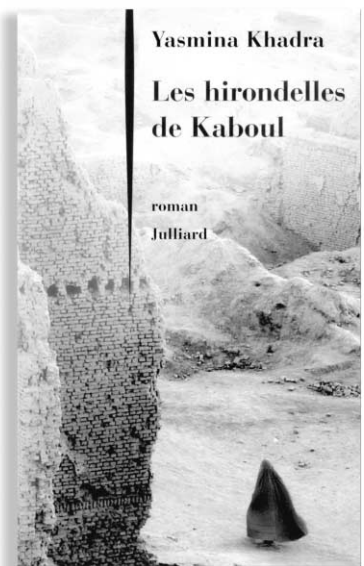
boul, paru l'été dernier aux Éditions Julliard, est un réquisitoire cinglant contre la folie intégriste des talibans afghans. Ce roman magnifique et très poignant, relatant le destin funeste de deux couples afghans martyrisés par les lois impitoyables instaurées par les talibans, est un vibrant plaidoyer pour la défense des droits des femmes musulmanes. Le récit de ce livre éblouissant se déroule en plein coeur de Kaboul, une cité dévastée par des années de guerre.

« Je ne suis jamais allé à Kaboul, a précisé l'auteur joint au téléphone la semaine dernière. Mais la folie intégriste des talibans que je décris dans ce livre, je la connais parfaitement. Je l'ai aussi vécue dans ma chair. Moi j'ai été soldat, j'ai fait la guerre pendant huit ans sans arrêt contre les intégristes. J'ai été dans les maquis, j'ai perdu de nombreux hommes dans mon régiment. Moi-même j'ai échappé à la mort plusieurs fois. Je connais très bien le phénomène de l'intégrisme islamique. Je ne le souhaite à personne. J'essaie dans mes livres non pas de dénoncer ce fléau, mais de

l'expliquer le mieux possible. »

D'après Yasmina Khadra, les stratégies et les méthodes employées par l'Occident pour combattre l'intégrisme islamique sont incongrues et peu efficaces.

« L'Occident n'a pas su réagir au drame du 11 septembre avec lucidité. Il est tombé dans le piège que lui a tendu Oussama ben Laden.



Mohammed Moulessehoule, qui écrit sous le pseudonyme de Yasmina Khadra, n'aurait pas voulu répondre à certaines questions trop précises des agents de l'immigration canadienne sur les activités de l'armée algérienne...

La réaction des Occidentaux face au terrorisme islamique a provoqué une fracture qui a accentué les clivages entre l'Occident et l'Orient. Les Occidentaux devraient faire preuve d'un peu plus d'intelligence au niveau politique et intellectuel. L'intégrisme

est un problème idéologique, donc viscéralement intellectuel. Les hommes politiques occidentaux ont tellement peur que, finalement, ils n'arrêtent pas de commettre des maladroites. Il ne faut pas créer une psychose. C'est très dangereux. L'Occident est en train de vivre aujourd'hui un millionième de ce que vit l'Algérie depuis deux décennies. Mais nous, les Algériens, on a au moins essayé de garder la tête froide et de voir cette tragédie avec des yeux clairs et éclairés. »

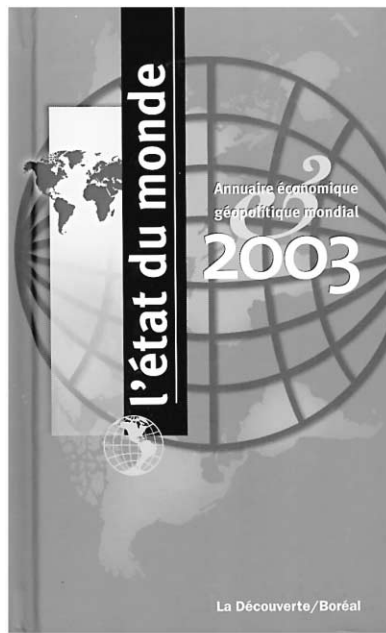
Yasmina Khadra retourne-t-il parfois dans son pays natal ou est-il considéré par le gouvernement d'Alger persona non grata ?

« Je n'ai pas quitté définitivement l'Algérie. J'y retourne parfois, bien sûr en prenant un certain nombre de précautions. J'ai participé dernièrement au Salon du livre d'Alger, où j'ai été invité. Les autorités algériennes essaient de m'ignorer. Moi, je ne peux pas leur faire confiance. Après tout, j'ai dévoilé tous les mécanismes crapuleux qui sévissent dans les hautes sphères politiques algériennes. Pour ce qui est de l'avenir de mon pays, je ne suis pas optimiste. Normalement, je devrais m'abstenir de dire une telle chose car nous, les écrivains algériens, incarnons l'espoir de ce pays écartelé. Le gouvernement algérien ne fait preuve d'aucune volonté véritable, ni sur le plan politique, ni sur le plan sécuritaire. Les Algériens continuent à se faire massacrer tous les jours. Où puiser une once d'optimisme ? »

Yasmina Khadra a publié aussi cette année aux Éditions Julliard un récit autobiographique, *L'Imposture des mots*, dans lequel il parle des difficultés auxquelles se heurte un écrivain engagé politiquement.

★ ★ ★ ★

LES HIRONDELLES DE KABOUL
Yasmina Khadra
Éditions Julliard, 187 pages



| ESSAI |

Al-Qaeda, terrorisme sans frontières

MARC THIBODEAU

La plus récente apparition « publique » d'Oussama ben Laden qui se réjouissait, la semaine dernière, dans un retentissant enregistrement, des attentats survenus au cours des derniers mois dans plusieurs pays d'Asie et du Moyen-Orient, a ramené à l'avant-plan médiatique une foule d'interrogations sur les activités d'Al-Qaeda.

L'organisation d'Oussama ben Laden, cible première de la vaste campagne antiterroriste lancée par le gouvernement américain et ses alliés en réaction aux attentats du 11 septembre 2001, aurait depuis décidé de se consacrer à des opérations de moindre envergure pour continuer à faire sentir sa présence tout en minimisant les risques de détection.

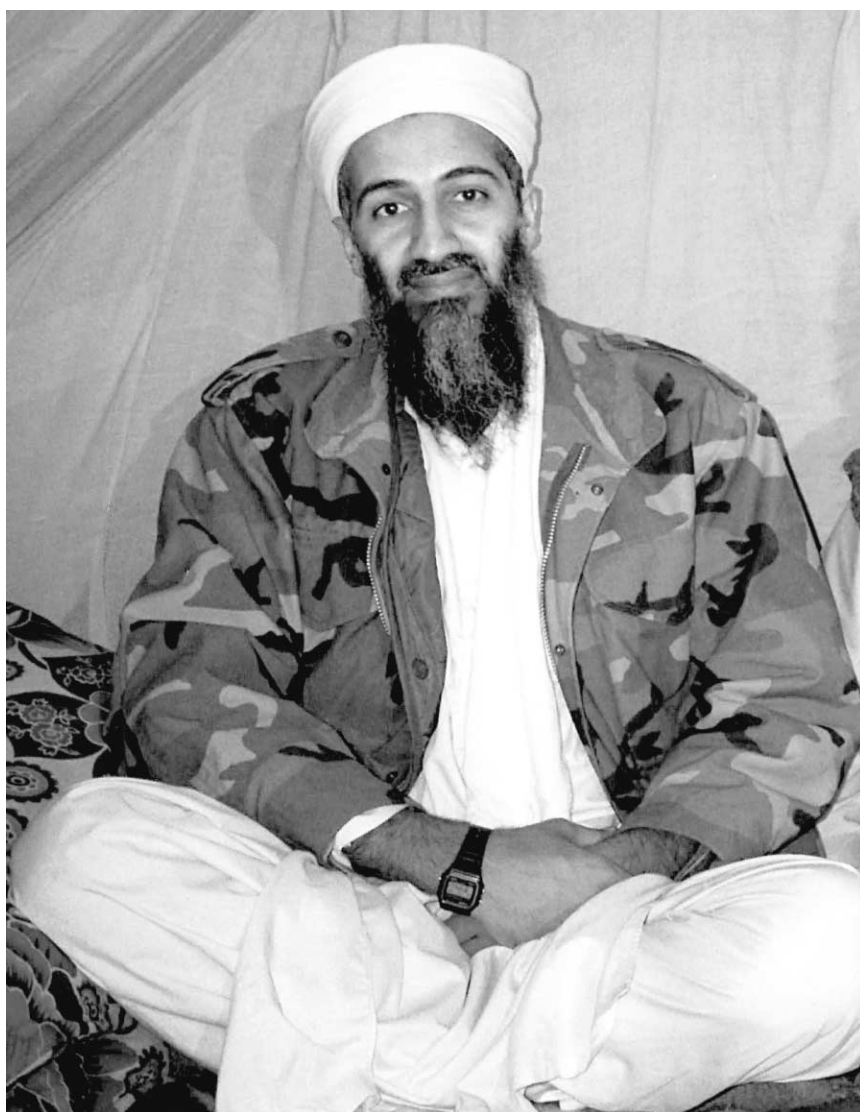
C'est du moins l'avis de Rohan Gunaratna, spécialiste réputé du terrorisme international rattaché au Centre d'études sur le terrorisme et la violence politique à l'université de St. Andrews, en Écosse, qui fait autorité en la matière.

Le chercheur, qui a longtemps travaillé comme enquêteur au Département de prévention du terrorisme des Nations unies, livre le fruit de ses connaissances sur le réseau de ben Laden dans un ouvrage de près de 300 pages récemment paru en français aux éditions Autrement Frontières.

Fruit d'entrevues réalisées avec « plus de 200 terroristes » et de l'analyse de centaines de conversations téléphoniques et de documents internes auxquels l'auteur a pu avoir accès par ses fonctions, *Al-Qaïda - Au coeur du premier réseau terroriste mondial* se veut une exploration détaillée de l'origine, des objectifs et des stratégies d'une organisation « dont l'ampleur et la puissance » ont longtemps été sous-estimées ou négligées par les pays occidentaux.

M. Gunaratna, qui fut, au dire de l'éditeur, l'un des premiers spécialistes convoqués par le Congrès américain au lendemain des attaques contre le World Trade Center, donne d'emblée le ton de son ouvrage en soulignant en introduction qu'Al-Qaïda constitue « une menace nouvelle pour le monde » qu'il sera difficile d'éradiquer.

L'ouvrage trace le portrait d'une



Oussama ben Laden

Photothèque AP ©

organisation sophistiquée, disciplinée et flexible qui a réussi à étendre ses ramifications dans plus de 70 pays, souvent en intégrant des organisations locales de moindre importance qui sont passées sous son contrôle après avoir reçu financement et formation.

Ben Laden a jeté les bases de ce qui est devenu Al-Qaïda en 1984 en créant, avec l'aide du cheikh jordanopalestinien Abdullah Azzam, le Bureau afghan, qui a procédé au recrutement à l'endoctrinement ainsi qu'à l'entraînement de milliers de jeunes Arabes et musulmans venus de partout pour participer à la guerre contre les Soviétiques en Afghanistan.

Ce même réseau, qui bénéficiait

d'une aide financière massive venant du Moyen-Orient, mais aussi des États-Unis et de la Grande-Bretagne, a été mis à profit ensuite pour élargir la lutte à d'autres pays, l'objectif d'Al-Qaïda étant, comme l'a précisé Azzam en 1988, de constituer « l'avant-garde » dans la lutte pour la création de sociétés reposant sur les plus stricts principes islamistes.

Après avoir ciblé des pays du Moyen-Orient dont les dirigeants étaient jugés trop peu fidèles aux préceptes islamiques, comme l'Arabie Saoudite et l'Égypte, l'organisation a ouvert un second « front » contre les États-Unis et Israël, vus comme des freins aux changements de régime souhaités.

« Ce à quoi s'opposaient ben Laden et ses disciples, c'était moins le mode de vie américain ou les Américains eux-mêmes que ce qu'ils percevaient comme l'action du gouvernement américain en pays musulman », note M. Gunaratna.

C'est finalement sous l'impulsion de ben Laden, qui aurait comploté pour faire assassiner Azzam en raison de différends idéologiques, qu'Al-Qaïda s'est tourné vers le terrorisme et les attentats suicide qui ont fait sa marque.

Bien que le noyau dur de l'organisation ne compterait que 3000 personnes triées sur le volet, l'auteur fait valoir qu'elle dispose de forces beaucoup plus importantes puisque plusieurs dizaines de milliers de ses partisans auraient reçu une formation dans les camps mis sur pied en Afghanistan avant de se disperser.

Ces camps n'existent plus aujourd'hui, mais l'organisation demeure néanmoins opérationnelle à l'échelle de la planète, note M. Gunaratna, qui soutient le recours à la force par les États-Unis et leurs alliés, allant même jusqu'à préconiser « l'assassinat » des leaders terroristes comme une priorité pour la suite de l'entreprise.

Élargissant le spectre de son analyse, l'auteur souligne que les pays occidentaux doivent, pour diminuer le pouvoir de recrutement d'Al-Qaïda, s'affairer à résoudre de façon durable les conflits susceptibles d'alimenter l'insatisfaction des communautés musulmanes, dans les territoires palestiniens, au Cachemire ou ailleurs.

« Un plan concerté doit être défini par la communauté internationale pour redresser les torts réels dont sont victimes les musulmans modérés et pour anéantir le soutien avoué ou clandestin au programme des islamistes. Rien de tel n'existe pour l'instant », note M. Gunaratna, qui presse aussi l'élite musulmane de se « dresser » pour combattre l'idéologie radicale de ben Laden.

Bien qu'il pêche souvent par excès de détails, particulièrement dans la section présentant pays par pays les ramifications d'Al-Qaïda, le livre constitue un document intéressant pour qui veut tenter de comprendre les motivations du « premier groupe terroriste multinational du 21^e siècle » et les enjeux soulevés par ses actions radicales.

★ ★ ★

AL-QAÏDA — AU COEUR DU PREMIER RÉSEAU TERRORISTE MONDIAL
Rohan Gunaratna
Éditions Autrement Frontières
290 pages

| FLASHES LIVRES |

L'état d'un monde... au bord de la crise de nerfs

AGNÈS GRUDA

Né en 1981, en pleine guerre froide, *L'état du monde* fait chaque année le point sur la situation géopolitique de la planète. Sa nouvelle édition, arrivée en librairie cet automne, nous plonge à plein dans les préoccupations du 21^e siècle.

Des experts y scrutent les enjeux internationaux de l'après 11 septembre. Il y est question de sécurité, de lutte contre le terrorisme, mais aussi d'environnement, avec une réflexion sur le protocole de Kyoto, et de capitalisme, avec plusieurs articles analysant les retombées de la faillite d'Enron.

Ces réflexions thématiques figurent dans la première partie du livre. La deuxième partie fait le point sur la situation dans tous les pays du monde. Une centaine d'auteurs, dont quatre Canadiens (les politologues Jules Nadeau, Alain Noël, Henri Proulx et Jacques Bertrand) ont contribué à cette indispensable synthèse de l'année.



LA VOILÀ ENFIN À MONTRÉAL!

DIANE DUFRESNE

en liberté conditionnelle

« ...Dufresne romantique, Dufresne déchirante, Dufresne rock ! »

• MARIE-CHRISTINE BLAIS, LA PRESSE

MONUMENT-NATIONAL
1182 boul. St-Laurent, Mt
Billetterie : (514) 871-2224

20-21-22 Mars 2003

(514) 790-1245 1 800 361-4595

La Presse Québec CITE 107.3 FM



LITTÉRATURE FRANÇAISE

François Maspero, le fraternel



JACQUES FOLCH-RIBAS
collaboration spéciale

Un petit garçon nous raconte : il avait 8 ans en 1940, dans un pays occupé, très occupé par les Allemands. Son père, Henri Maspero, était sinologue, professeur au Collège de France, et faisait partie du réseau de la Résistance du Musée de l'Homme. On vint le chercher et on l'emmena à Buchenwald, où il allait mourir en 1945 — juste avant la libération du camp...

Sa mère, déportée à Ravensbrück (elle aussi pour fins de résistance), en revint. Son frère Jean, 19 ans, résistant, communiste, anglophile, responsable étudiant des FTP (résistants) engagé dans l'armée américaine, fut tué en Moselle en 1944... Pour faire bonne mesure sur cette famille, on ajoutera qu'un oncle, lui aussi prénommé Jean, fils de l'égyptologue Gaston Maspero, était mort à la guerre précédente, en 1915, sur le front de l'Argonne — pas très loin de la Moselle...

Avec de tels antécédents, François Maspero aurait pu nous écrire la saga du patriotisme et de la poli-

tique, toute bardée de médailles et de rubans. Pas du tout. Pas question. François Maspero est un homme, un vrai, qui ne joue pas à épater, qui répugne à parler de soi et des siens, qui préfère vivre sa vie plutôt que de la raconter. On ne saurait mieux dire que cet extrait d'un texte de Paulhan, qui date de 1944, qui a inspiré le titre de ce livre et qui figure à la première page :

« Et je sais qu'il y en a qui disent : ils sont morts pour peu de chose. Un simple renseignement (pas toujours très précis) ne valait pas ça, ni un tract, ni même un journal clandestin (parfois assez mal composé). À ceux-là il faut répondre : « C'est qu'ils étaient du côté de la vie. C'est qu'ils aimaient des choses aussi insignifiantes qu'une chanson, un claquement des doigts, un sourire. Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans l'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles. »

Voilà. *Les Abeilles & la Guêpe*, c'est le titre. Et vivre sa vie consistera pour François Maspero à « ne pas la raconter », durant de longues années.

Il sera libraire, à Paris, rue Saint-Séverin, près de Saint-Germain-des-Près. Puis traducteur d'une bonne cinquantaine de livres. Puis il écrira des romans. Puis il deviendra éditeur... Au fil des années, on le rencontrera en compagnie complice des révolutionnaires, des anticolonialistes, comme des écrivains et éditeurs poursuivis par la justice. En Algérie, en Palestine, en Bosnie, à Cuba, en Amérique latine... Maspero, ce sera l'observateur des luttes pour la liberté : il sait de quoi il parle, les autres ne le savent pas toujours, car il ne parle pas : il regarde. C'est ce qu'il appelle « voyager dans l'Histoire ». Dans les paysages de sa vie.

Et puis, aujourd'hui, il la raconte, cette vie — devoir de mémoire oblige, peut-être ? — le plus sobrement possible, sur la pointe des pieds, un peu timide, gêné beaucoup. En commençant par cette enfance hors des normes, père, frère, mère : qui furent-ils, et de quoi le petit garçon François se souvient-il ? De ses souvenirs imprécis, comme des scènes d'un album de photographies, il fera un livre en essayant de combler les « blancs » ou même ce qu'il croit être les « surimposés »... Par exemple (et ce sont les scènes les plus

fortes du début du livre), il essaiera de reconstituer la vie du professeur Maspero, au Camp, avec l'aide de quelques survivants qui le connaissent, comme Jorge Semprun.

Mais toujours sans porter de jugement : « C'est fou ce que l'on peut porter de jugements péremptifs quand il s'agit du passé. On dirait que cela soulage de ne pas avoir à juger le présent. » Et encore : « J'ai appris très tôt à me méfier des survivants et de leurs témoignages. »

Les chapitres qui parlent du présent sont là pour nous rappeler cette méfiance. Ils sont les plus nombreux : *Mourir pour des idées* (sur le personnage du frère), *Cette veille si petite, Guêpe* (qui fournira une partie du titre), *La petite fille espérance, Soleil cou coupé*, et *Les paysages lunaires*, tels sont leurs titres. Ils racontent le combat sans fin, et toujours à recommencer, des hommes et des femmes pour la justice, la liberté, la beauté, et qu'anime la fraternité la plus émouvante.

★★★ 1/2

LES ABEILLES & LA GUÊPE
François Maspero
Seuil, Paris, 286 pages

HISTOIRE

En lutte pour le gouvernement responsable

CLAUDE-V. MARSOLAIS

Pour ceux qui connaissent peu l'histoire du Canada, il est bon de rappeler que deux personnages politiques illustres, Louis-Hippolyte La Fontaine et Robert Baldwin, ont lutté pour l'obtention du gouvernement responsable après que Londres eut décidé d'unir les deux colonies du Saint-Laurent, le Haut-Canada et le Bas-Canada, en 1840. Gouvernement responsable signifie autonomie interne, c'est-à-dire que le parti dominant à la Chambre forme l'exécutif qui devient le maître des destinées économiques internes de la colonie et du patronage. La Fontaine et Baldwin ont lutté pendant sept ans, jusqu'en 1848, avant que

Londres ne reconnaisse ce droit aux colonies. Auparavant le gouverneur s'attribuait les pouvoirs du premier ministre et nommait unilatéralement les ministres selon son bon vouloir.

Les Éditions Varia viennent de publier *Les Ficelles du pouvoir* qui fait état de la correspondance de Louis-Hippolyte La Fontaine, leader du Bas-Canada (Québec) avec Robert Baldwin, chef des réformistes du Haut-Canada (Ontario), entre 1840 et 1854. C'est Georges Aubin, auteur de nombreux ouvrages sur les Patriotes, qui a révisé et annoté le présent ouvrage paru d'abord en anglais en 1977 sous le titre de *My Dear Friend* de Yolande Stewart, dont la traduction est attribuée à Nicole Panet-Raymond et Suzanne Manseau de Grandmont. Bien qu'Éric Bédard décrive dans la présentation le contexte de la

correspondance des deux grands hommes politiques, nous ne saurions trop vous recommander de relire le chapitre consacré à cette période par Robert Lahaise et Noël Vallerand dans *L'Amérique du Nord britannique 1760-1867* ou encore *Canada Québec 1534-2000* de Lacourcière, Provencher et Vaugeois afin d'avoir une vue d'ensemble des enjeux de la lutte pour le gouvernement responsable. Bref, il s'agit d'un ouvrage d'appoint qui nous en apprend davantage sur la personnalité somme toute assez terne des deux hommes.

★★ 1/2

LES FICELLES DU POUVOIR
Louis-Hippolyte La Fontaine
Éditions Varia, 2002

EN POCHE

Une mère qui hait sa famille

MATHIEU PERREAULT

« Ce jour-là, j'ai compris quelque chose sur les mères et les filles, sur l'angoisse qui transforme les mères en pires ennemies de leurs filles, parce qu'elles souffrent dans cette chair qu'elles ont mise au monde et haïssent en même temps leurs filles de tenter l'aventure qu'elles-mêmes n'ont pas su risquer. »

Catherine Cusset est Parisienne d'ascendance bretonne, mais vit à New York. En 1999, elle a terminé à Yale un doctorat, *No Tomorrow : The Ethics of Pleasure in the French Enlightenment*.

Parallèlement à sa carrière académique, elle a commencé à publier des romans, essentiellement à propos de ses expériences sexuelles et amoureuses. Elle fait partie de ces écrivains dont on ne sait jamais où commence et finit leur autobiographie : sa vie, telle qu'elle la raconte aux journalistes, est très proche de celle de ses personnages.

Cette double carrière a donné à Mme Cusset des airs de David Lodge dans son premier grand succès : *Le Problème avec Jane*, prix des lectrices de *Elle*, qui racontait les déboires amoureux et les angoisses professionnelles d'une prof de littérature française d'une prestigieuse université de la Nouvelle-Angleterre. Le portrait des rapports socioaffectifs en Amérique du Nord était sans pitié.

Le livre le plus récent de Catherine Cusset, *La Haine de la famille*, est sorti en octobre en poche chez Folio. La romancière, qui semble avoir abandonné sa carrière académique, a tourné son regard impitoyable sur ses parents. La haine du titre, c'est celle que sa propre mère voue à sa famille, une haine chargée de jalousie et de culpabilité.

Quelle famille !

La mère de la narratrice, Juive ayant échappé à la déportation, ne veut pas qu'on célèbre la Fête des mères parce qu'elle a été instituée par Pétain. Elle est dure avec ses filles, exigeant les meilleures notes d'elles mais leur refusant toute affection. Elle dit de la narratrice : « Je ne vois pas comment ça pourrait aller quand on a 25 ans et qu'on n'est pas mariée. » Elle « clame en public, devant notre père, qu'elle l'a épousé uniquement par peur de rester vieille fille ». Elle ne parvient pas à prendre sa retraite, alors que son mari a cessé de travailler depuis plusieurs années. Son père est un dépressif. Son placard est rempli de magazines érotiques. Il vient d'une famille où « les femmes sont fortes et les hommes faibles ». Il ne sait pas réclamer sans crier. Il fait des listes et le ménage pour échapper à son angoisse.

Sa soeur Anne a divorcé deux fois, fait cinq enfants de trois hommes. Son frère a toujours été le chouchou de sa mère.

Catherine Cusset est très habile à peindre l'irritation coupable qu'ont les enfants pour leurs parents, et vice-versa. « Je cherche à comprendre d'où vient son agressivité, par où j'atteins ma mère, pourquoi elle m'a prise comme bouc émissaire. »

Au passage, elle analyse durement le rapport de sa mère avec l'holocauste. « Quand maman revendique ses Juifs exterminés, je ne supporte pas son apreté. » Elle lui dit : « Des fois, quand tu parles de cette époque, j'ai l'impression que tu regrettes presque qu'il ne te soit pas arrivé quelque chose de plus grave. » Pour conclure : « Le nazi c'est moi. Moi qui n'aime pas ma mère. »

La Haine de la famille s'assagit un peu au fil des pages. On voit les zones grises, les blessures que cachent les moyens de défense si violents. Vers la fin du roman, la narratrice se tourne vers sa grand-mère maternelle, qui a épousé un homme volage et gagné sa vie comme avocate à une époque où il y avait peu de femmes — juives de surcroît — dans cette profession.

Chaque fois qu'on referme *La Haine de la famille*, on se demande si la famille de Catherine Cusset a apprécié de voir certains de ses travers les plus intimes dévoilés sur la place publique.

★★★ 1/2

LA HAINE DE LA FAMILLE
Catherine Cusset
Folio, 200 pages

BMO Groupe financier rend hommage aux lauréates et lauréats

Romans et nouvelles



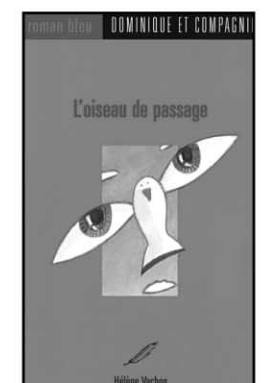
Monique LaRue
La Gloire de Cassiodore
Les Éditions du Boreal

Théâtre



Daniel Danis
La Langue-à-Langue des chiens de roche
L'Arche Éditeur

Littérature jeunesse (texte)



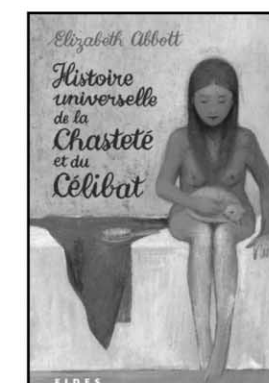
Héline Vachon
L'oiseau de passage
Dominique et compagnie / Les éditions Héritage

Littérature jeunesse (illustrations)



Luc Melanson
Le grand voyage de Monsieur de Gilles Tibo
Dominique et compagnie / Les éditions Héritage

Traduction (de l'anglais au français)



Paule Pierre-Noyart
Histoire universelle de la chasteté et du célibat de Elizabeth Abbott
Éditions Fides

Les Prix littéraires du Gouverneur général 2002



Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

www.conseildesarts.ca



BMO Groupe financier



BANDES DESSINÉES
8000 titres en librairie
Sans doute le plus grand choix!
marchedulivre.qc.ca
ACHAT-VENTE BERRI-UQAM
3089842A Angle 3092087
de Maisonneuve et St-Hubert

LITTÉRATURE DU VOISIN

Le swing de la place Saint-Henri



DAVID HOMEL
collaboration spéciale

Personne ne pourrait prétendre que le Canada soit un terrain fécond pour le jazz. Ici à Montréal, aujourd'hui encore, nous avons 10 belles journées de jazz avec notre Festival, suivies d'une année de silence, même s'il y a quelques lueurs d'espoir de temps à autre, surtout grâce à la bande des farfelus de la Sala Rossa du boulevard Saint-Laurent. Plus incroyable encore, lorsque l'on y pense, que le Canada ait produit un des plus grands pianistes de jazz, Oscar Peterson, né ici en 1925. L'homme avait des idées bien arrêtées sur son identité musicale. « Je ne suis pas un pianiste de jazz », a-t-il répété avec insistance. « Je suis un pianiste qui joue du jazz ».

Quand vous pensez à Peterson, vous vous transportez inévitablement à la place Saint-Henri, à Montréal. C'est là où était établie la communauté noire de Montréal, qui a donné naissance à des musiciens tels que Peterson et Maynard Ferguson. Les parents de Peterson venaient des Antilles : son père des Îles Vierges, sa mère de St-Kitts. Son père, musicien et matelot, a trouvé du travail à Montréal avec le chemin de fer. Comme le dit Peterson dans cette nouvelle biographie écrite par le Torontois Alex Barris, publié en anglais seulement pour le moment, « si on était Noir à Montréal, et assez chanceux pour avoir du travail, c'était avec le chemin de fer ». Sa mère avait un métier traditionnel aussi : elle faisait des ménages.

Alex Barris, l'auteur de ce livre, a rencontré Peterson à la fin des années 1940, lorsque ce dernier jouait à Hamilton, en Ontario, dans le bar d'un hôtel. Barris vient des États-Unis, terre d'élection du jazz — « la musique classique des Noirs », selon une appellation *politically correct*. L'auteur a fait beaucoup de télévision, surtout pour la CBC, et il a structuré son livre comme autant de petits topos, des moments clés dans la vie d'Oscar Peterson. Il ne s'agit pas ici d'une biographie de star, ni d'un de ces livres qui dit tout et sort les squelettes du placard (y en a-t-il dans le placard d'Oscar ? Je ne pourrais pas vous dire). L'intérêt du livre, c'est que Barris a passé beaucoup de temps dans les coulisses avec Peterson, et il a bien écouté et noté les bonnes histoires.

Comme celle-là : au début, Peterson manquait de confiance en ses propres capacités. Alors, avant le concert, dans la salle silencieuse, il allait voir son piano pour lui adresser ces paroles : « Je pense que nous allons avoir une petite conversation, toi et moi, pendant les deux prochaines heures. » Je retiens cette suggestion si jamais ma machine à écrire me boude.

Aussi Chopin et Debussy

La musique vivait dans la maison de la famille Peterson, dont le père rêvait d'une vie meilleure — c'est-à-dire, une vie sans travailler pour le chemin de fer. La musique faisait partie de ses rêves, et le jeune Oscar suivait des cours particuliers avec un dénommé Lou Hooper qui, dans Harlem, à New York, avait accompagné des légendes telles que Ma Rainey. En même



Photothèque La Presse ©

Oscar Peterson, au Festival de jazz de Montréal.

temps que le jazz, Oscar jouait aussi du Chopin et du Debussy.

Il y avait de la musique dans tout le quartier Saint-Henri aussi. Dans cette communauté, elle était nécessaire à la vie. En pleine crise économique, dans les années 1930, le père d'Oscar a acheté un piano car, avec des jours sombres en vue, il faudrait avoir de la musique pour transporter l'âme loin des préoccupations quotidiennes, comme la nourriture et le loyer.

Peterson est passé par toutes les instances de la musique communautaire, en commençant par l'orchestre du Montreal High School, et une formation locale qui s'appelaient The Jump Crew. Son talent était évident pour son entourage musical, mais son chemin n'a pas été facile ; à un moment donné, par découragement, il a quitté la musique pour aller travailler dans une usine. Mais le talent ne saura rester caché, et bientôt, Peterson recevait des offres des grands musiciens américains — Count Basie, Coleman Hawkins, Mezz Mezzrow — pour descendre au sud de la frontière et quitter Saint-Henri. Tout ça, quand il était dans la jeune vingtaine. Mais Peterson a toujours refusé. Ce faisant, il sacrifiait sa carrière (au moins à cette époque-là). Pourquoi faisait-il la sourde oreille à ces offres ? La peur du racisme aux États-Unis ? Son grand attachement à sa famille, à Saint-Henri, et au Canada ? C'est sûr qu'en donnant comme titre *Canadiana Suite* à une composition célèbre, il se situait très clairement au nord de cette même frontière.

Vous connaissez Oscar Peterson de nom seulement, et vous avez peur du jazz ? Surtout que la discographie de Peterson compte plus de 200 titres. Mouillez-vous quand même en choisissant un disque des années 1950, lorsqu'il menait le grand trio avec Ray Brown et Herb Ellis. Ses meilleures années — vous avez là une valeur sûre !

★★★

OSCAR PETERSON : A MUSICAL BIOGRAPHY
Alex Barris
Harper Collins, 244 page

BEAUX LIVRES

Une encyclopédie bien personnelle

JÉRÔME DELGADO
collaboration spéciale

plaît tout même pour tenter de brusquer l'ordre des choses.

Panorama d'allure encyclopédique avec ses 150 entrées, *La Peinture au Québec depuis les années 1960* vise à couvrir tous les styles picturaux développés depuis la Révolution tranquille. Vaste et utopique programme. Les choix sont discutables, les absents regrettés.

L'auteur, Robert Bernier, directeur de la revue *Parcours*, n'est pas dupe ; il prend même des gants blancs. « Ce livre, qui n'a pas la prétention d'être exhaustif, est d'abord personnel », prévient-il. Plus loin, il insiste, il a voulu « allouer à (chaque peintre) un texte relativement consistant et donner un meilleur aperçu visuel des oeuvres (...), même si nous devions par le fait même nous limiter et laisser de côté des artistes de valeur ». Grand public, abondamment illustré et dans une mise en pages rythmée et aérée, l'ouvrage comble d'une certaine façon un vide, faisant écho au caduc *La Peinture au Québec depuis ses origines* de 1978, signé Guy Robert, auteur aussi, en 1983, d'un *Art actuel au Québec depuis 1970*. Justement, pourquoi ne pas avoir débordé du cadre pictural ? La peinture serait-elle encore la discipline reine parmi les arts visuels qui réunissent de plus en plus de créateurs multidisciplinaires ?

Cette nouvelle *Peinture au Québec* répertorie quelque 150 noms classés selon sept « tendances picturales », sept « regards » aux appellations d'usage (art pop), parfois modifiées (subconscient), sinon ambiguës (tradition). Ce tri un peu inhabituel, découlant d'une option non-élitiste (Bernier parle d'éviter les discriminations et les dogmes),

Dans cette revue de l'histoire de l'art récente, des « artistes de valeur » ont été mis de côté. Mais comment parvient-on à exclure des incontournables d'hier comme les Arthur Villeneuve et Jordi Bonnet ou des actifs de la trempe de François Lacasse, Peter Krausz, alors que des peintres de moindre envergure y figurent ? Il a fallu faire des choix, écrit l'auteur, sans toutefois s'expliquer. Enfin si, il parle d'un ouvrage personnel. Ce serait donc une sélection dictée par ses propres goûts. Comme si la peinture était encore assujettie au besoin de plaire. N'y aurait-il pas fallu faire prévaloir d'autres critères — et lesquels ? Succès commercial, appui des pairs, reconnaissance du milieu, support critique ? Question bien délicate. Document généraliste, mais sélectif, il ne tombe pas heureusement dans la complaisance facile. Oui, il y a des superlatifs inutiles. Mais les textes, en particulier ceux introduisant chacun des « regards », résumant plutôt bien les contextes de création.

Avec une très douteuse liste, des analyses trop axées sur l'émotif au détriment d'un contenu plus pictural et une fenêtre fermée sur les autres disciplines (Massimo Guerrera, un des fleurons de l'art actuel, n'est présenté ici que comme peintre, alors que sa production est loin de se tenir uniquement à ça), *La Peinture au Québec depuis les années 1960* laisse à désirer.

★★ 1/2

LA PEINTURE AU QUÉBEC DEPUIS LES ANNÉES 1960
Robert Bernier
Les Éditions de l'homme, 384 pages

Prix France-Québec Jean-Hamelin 2002 PRIX RINGUET 2002



Guillaume VIGNEAULT

CHERCHER LE VENT

« Ce deuxième roman confirme la voix de l'écrivain qui élargit son registre et peaufine son style. »
Chantal Guy, *La Presse*

« Vigneault signe une deuxième œuvre, maîtrisée, qui confirme l'écrivain comme étant l'un des plus talentueux de sa génération. »
Guillaume Bourgault-Côté, *Le Soleil*

Roman
270 pages • 22,50 \$
Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

Alexandre NAJJAR



Alexandre NAJJAR
KHALIL GIBRAN
L'auteur du *Prophète*

240 pages + 8 pages de hors-texte

Le Prophète du Liban

PYGMALION / GERARD WATELET

Palmarès Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

du 13 au 19 novembre 2002

1	Biograph. Qc	ROBERT PICHÉ AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression
2	Cuisine	LE GUIDE DU VIN 2003	M. PHANUEF	L'Homme
3	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique
4	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	Les Intouchables
5	Roman	LA CROIX DE FEU, t. 5 - 2 ^e partie	D. GABALDON	Libre Expression
6	Biographie	KARLA - Le pacte avec le diable	S. WILLIAMS	Trait d'Union
7	Pratique	LE GUIDE DE L'AUTO 2003	DUVAL / DUQUET	L'Homme
8	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2003	F. CHARTIER	Flammarion Qc
9	Polar	VOYAGE FATAL	K. REICHS	Robert Laffont
10	Roman	LIFE OF PI - Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada
11	Jeunesse Qc	RACONTE-MOI LA NOUVELLE-FRANCE...	FOURNIER/RAYMOND	Rose-films
12	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont
13	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis
14	Essais Qc	PAROLES D'HOMMES	M. BRUNET	Qc Amérique
15	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides
16	Biograph. Qc	ET ANGÉLIL CRÉA GÉLINE	J. BEAUNOYER	Trait d'Union
17	Roman Qc	CATALINA	G. GOUGEON	Libre Expression
18	Actualité Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2002	S. CHAPLEAU	Boréal
19	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard
20	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages
21	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS	N. LESTER	Les Intouchables
22	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard
23	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon
24	Sc. Fiction	L'ARBRE DES POSSIBLES	B. WERBER	Albin Michel
25	Roman	SANAAQ	MITIATJUK	Stanké
26	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké
27	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane
28	Roman	LA RUE DE L'ESPOIR	D. STEEL	Pr. de la Cité
29	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont
30	Psychologie	VIVRE AVEC LES AUTRES	J. SALOMÉ	L'Homme
31	Actualité	L'ÉTAT DU MONDE 2003	COLLECTIF	Boréal
32	Roman Qc	LES YEUX BLEUS DE MISTASSINI	J. POULIN	Leméac
33	Jeunesse Qc	LE PIANO MUET (Livre & DC)	Gilles VIGNEAULT	Fides
34	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE !	M. MOORE	Boréal
35	Jeunesse	ARTEMIS FOWL, t. 2 - Mission polaire	E. COLFER	Gallimard
36	Jeunesse Qc	CHANSONS DOUCES, CHANSONS TENDRES (Livre & DC)	H. MAJOR	Fides
37	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides
38	Roman Qc	À L'HEURE DU LOUP	P. MORENCY	Boréal
39	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard
40	Biographie	HERGÉ, FILS DE TINTIN	B. PEETERS	Flammarion
41	Actualité	J'AI VU FINIR LE MONDE ANCIEN	A. ADLER	Grasset
42	Roman Qc	UN JARDIN ENTOURÉ DE MURAILLES	R. LALONDE	Boréal
43	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme
44	Biograph. Qc	TESTAMENT D'UN TUEUR DES HELLS	P. MARTINEAU	Les Intouchables
45	Roman	JE L'AIMAIS	A. GAVALDA	Dilettante

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.
24 succursales au Québec
Pour commander : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

La Presse
toujours présente!

SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

CONCOURS LA PRESSE

À l'occasion de ce 25e anniversaire, le Salon organisait pour une 19^e année en collaboration avec La Presse, son concours *Le prix du grand public*. C'est madame Marie Laberge, auteure tant prisée du public, qui a remporté ce prix pour une troisième fois.

Dans le cadre de ce concours quatre personnes ont gagné des certificats-cadeaux de 250 \$ échangeables en librairie. Ce sont Pierre Brière, Michèle Lavoie, Yves Casgrain et Rita Morin, tous de Montréal



Marie Laberge exhibe son trophée qu'elle mérite pour une deuxième année consécutive.

Le concours *Mes 25 livres sur mon île* a aussi remporté un vif succès. Madame Sylvie Tanguay a gagné 5 000\$ en livres.



Nous retrouvons monsieur Alain De Repentigny, directeur-adjoint à l'information à La Presse, notre gagnante, madame Tanguay et madame Francine Bois, directrice générale du Salon.

ENTREVUE

L'âme de la Calypso



Alexandra Cousteau

Photo ROBERT NADON, La Presse ©

ROBERT LAPLANTE
collaboration spéciale

Son grand-père était le célèbre océanographe « oscarisé », Jacques-Yves Cousteau. Son père, Philippe, entra dans la légende en mourant tragiquement à 39 ans. Pourtant en ce matin gris d'automne, Alexandra Cousteau, de passage à Montréal, concentrait son attention sur sa grand-mère Simone, dont *Les Intouchables* ont publié la biographie.

« On a beaucoup écrit sur mon grand-père. Pourtant, ma grand-mère Simone fut tout aussi importante. Si mon grand-père fut la figure médiatique de la *Calypso*, ma grand-mère fut son âme. Mais elle n'a jamais été reconnue et j'avais envie de lui rendre hommage, de la faire connaître au public », confie l'auteure, de passage à Montréal la semaine dernière.

Omniprésente tout au long de l'épopée de la *Calypso*, Simone Cousteau était à la fois la mère poule, la bergère, la confidente, l'infirmière et le baromètre du bateau. « Dans un milieu clos et petit comme la *Calypso*, les conflits pouvaient pourrir l'atmosphère et nuire à la bonne marche des expéditions. Ma grand-mère était un peu la médiatrice, elle apaisait les irritants, réglait les conflits. Elle veillait au bien-être de l'équipage. »

Mais Simone était bien plus que cela : elle était surtout l'organisatrice générale des expéditions, veillant à leur bon fonctionnement et n'hésitant pas à vendre ses bijoux pour les financer. « La *Calypso* était essentielle pour elle, c'était la meilleure façon de réaliser son rêve.

Elle a tout fait pour ce bateau », précise Alexandra Cousteau.

Petite-fille d'amiraux, Simone avait toujours voulu devenir marin, ce qui était impensable au début du siècle dernier. Son mariage avec Jacques-Yves Cousteau lui donna l'occasion de réaliser son rêve.

Un métier qu'elle pratiqua passionnément et qui lui permit d'être la première femme à obtenir le titre d'officier du Mérite maritime (une des décorations les plus prestigieuses de France), mais qui l'éloigna aussi de ses proches et de ses amis. « Elle n'était à l'aise qu'en mer, elle n'aimait pas vraiment la vie sur terre et encore moins les mondanités. Elle préférerait par-dessus tout être sur la *Calypso*, entourée de l'équipage qu'elle considérait comme sa véritable famille. »

Un choix qui porta ombrage à son plus jeune fils, Jean-Michel, qui développait déjà une aversion pour son frère Philippe, le dauphin et le préféré de Jacques-Yves.

« Après le décès tragique de mon père, ma grand-mère se remit en question. Elle ne fut plus jamais la même. Elle regretta d'avoir sacrifié sa famille au profit de sa passion. »

C'est l'histoire de cette passion que nous présente Alexandra Cousteau. Une passion de 334 pages qui résume, en plusieurs courts chapitres, des instantanés de la vie de cette grande pionnière, de sa jeunesse au Japon à ses derniers jours à Monaco. « Je ne pouvais pas écrire sa biographie de façon traditionnelle. J'ai préféré le faire à partir de *flash back* à la façon d'un journal intime qu'elle aurait rédigé avant sa mort. Ce sont les impressions, les sentiments, les anecdotes qui auront laissé une trace indélébile sur elle. »

Nous suivons Simone et la *Calypso* dans les voyages qui la marquent. Nous découvrons les êtres profondément humains qui composeront les différents équipages. Mais de tous ceux qui fouleront le sol du bateau, elle gardera une tendresse particulière pour ceux de l'époque héroïque où la *Calypso* n'était pas encore une célébrité. On y retrouvait des individus qui avaient la folie, la fougue nécessaires à ces expéditions plus ou moins planifiées. Des scientifiques comme le vulcanologue Haroun Tazieff ou le cinéaste Louis Malle se joindront à ces fabuleuses équipées.

« À la mort de Philippe, tout a changé, les querelles intestines pour la succession ont empoisonné les relations entre les membres et il n'y a plus eu cet esprit d'aventure. Chacun venait chercher des outils pour l'avancement de sa carrière. » Rongée par le cancer, incapable de surmonter le décès de Philippe, Simone s'est retirée dans sa maison de Monaco comme la *Calypso*, le bateau qu'elle a tant aimé, qui repose échoué dans le port de Singapour.

Avec cette biographie, Alexandra Cousteau désire aussi nous sensibiliser au sort de la *Calypso*. Membre de la fondation Calypso, la petite-fille du commandant tente de donner une seconde vie au bateau. « Nous aimerions restaurer le bateau et l'inscrire au patrimoine maritime. C'est un bateau qui appartient au monde et nous espérons pouvoir le lui redonner », conclut la spécialiste du développement durable.

SIMONE COUSTEAU
L'ÂME DE LA CALYPSO
Alexandra Cousteau en collaboration
avec Jocelyne de Pass
Les Intouchables, 334 pages

Posologie : lire du matin au soir avec un grand verre d'eau.

TRAIT D'UNION

SÉANCE DE SIGNATURE
À LA LIBRAIRIE RENAUD-BRAY DU CARREFOUR DU NORD DE SAINT-JÉRÔME
LE 30 NOVEMBRE DE 14 H À 16 H

L'année CHAPLEAU 2002

Gardez un bon souvenir des douze derniers mois, marqué au coin de l'humour et de la virtuosité du trait du caricaturiste de *La Presse*.

120 pages • 19,95 \$

La Presse **Boréal**
www.editionsboreal.qc.ca

Identifiez correctement cette personne et courez la chance de gagner le livre *Paroles d'hommes* de Mathias Brunet

125 livres à gagner

La Presse
QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

Indice : Il est le « gars » d'Un gars, une fille :

Nom : _____ Prénom : _____
 Adresse : _____ App.: _____
 Ville : _____ Code postal : _____
 Téléphone (domicile) : () _____
 Téléphone (travail) : () _____

Retournez le coupon de participation à l'adresse suivante :
« Concours Paroles d'hommes », Québec Amérique, 329, rue de la Commune Ouest, 3^e étage, Montréal, Québec H2Y 2E1. Tirage le 1^{er} décembre à 15 h. Les règlements du concours sont disponibles chez Québec Amérique. Valeur totale des prix offerts, 3 119 \$. Les fac-similés ne sont pas acceptés.

CONCOURS

100 PERSONNALITÉS 100 RECETTES

Faites-nous parvenir votre recette coup de cœur et courez la chance de faire partie de la prochaine édition (2004) du livre 100 personnalités 100 recettes en plus de gagner un des 4 magnifiques prix suivants :

1^{er} prix

une sélection de vins (les 100 bouteilles qui apparaissent dans le livre 100 personnalités 100 recettes)

2^e prix

un certificat-cadeau de 1 000 \$ de Les Ailes de la Mode

3^e prix

1 000 \$ en bons d'achats échangeables en produits chez Provigo, Maxi, Maxi et Cie ou Loblaw's

4^e prix

un week-end gourmet au Château Vaudreuil Suites Hôtel comprenant l'hébergement pour une nuitée et un dîner table Gourmet

Disponible chez Archambault, Les Ailes de la Mode, Loblaw's, Maxi et Cie, Provigo, Renaud Bray, la SAQ et dans toutes les librairies.

COUPON DE PARTICIPATION

NOM : _____

ADRESSE : _____ APP. : _____

VILLE : _____ CODE POSTAL : _____

TÉL. (RÉS.) : () _____ TÉL. (BUR.) : () _____

COURRIEL : _____

Les fac-similés ne sont pas acceptés. Aucun achat requis. Réservé aux 18 ans et plus. Complétez ce coupon de participation et retournez-le accompagné de votre recette avant le 1^{er} décembre 2002 à l'adresse suivante : Fondation Les Ailes de la Mode, C.P. 25511, 280 du Fort St-Louis, Boucherville, Qc, J4B 8A2. Le public peut aussi déposer son bulletin de participation dans toutes les boutiques des Ailes de la Mode, dans les magasins Provigo et Loblaw's.

Les règlements du concours sont disponibles à La Presse. Valeur approximative des prix : 4 000 \$



Photo ARMAND TROTTIER, La Presse ©

Au Québec, le moineau domestique et le roselin familier sont parmi nos oiseaux les plus souvent observés aux mangeoires l'hiver.

À vos mangeoires!



PIERRE GINGRAS
A TIRE D'AILE

Il est grand temps d'installer vos mangeoires pour l'hiver si ce n'est déjà fait. Avec la neige qui recouvre le sol, les sources de nourriture se font un peu plus rares pour nos volatiles préférés.

Suffit d'une mangeoire commerciale ou encore d'un petit plateau de bois juchés sur un poteau et le tour est joué. La nourriture pour oiseaux sauvages se vend partout, mais il est toujours préférable d'éviter le grain mélangé même s'il coûte moins cher. C'est qu'il contient beaucoup trop de maïs, une céréale particulièrement appréciée par les étourneaux, les pigeons et les moineaux, trois espèces peu prisées des amateurs. Les graines de tournesol noir suffisent.

Pour ceux qui veulent attirer des roselins familiaux, chardonnerets jaunes, tarins des pins ou encore des sizerins flammés, le silo à chardon s'impose avant tout autre mangeoire. Il coûte une quinzaine de dollars, tout au plus. Il existe aussi des mangeoires à balancier spécialement conçues pour le cardinal.

Et vous voilà prêts à accueillir

un petit monde qui mettra de la vie dans votre cour durant tout l'hiver. Observer les oiseaux est aussi une activité familiale à laquelle les jeunes enfants prennent plaisir. Vous pourrez aussi tenter votre chance avec les ados. Si ça marche, faites-moi signe.

Nourrir les oiseaux exige aussi quelques soins hygiéniques. Les plateaux à nourriture doivent être nettoyés régulièrement et désinfectés à quelques reprises afin d'éviter la propagation de la salmonellose, une maladie mortelle qui s'est manifestée à grande échelle l'hiver dernier chez nos sizerins flammés. Par ailleurs, si les pigeons envahissent votre cour, on conseille d'enlever le poste d'alimentation durant un certain temps pour qu'ils aillent ailleurs. Mais les colombidés ont l'oeil ouvert et il y a de bonnes chances qu'ils reviennent dès que la table sera mise à nouveau. Le seul moyen efficace d'éviter qu'ils ne deviennent une peste, si on tient malgré tout à nourrir les autres oiseaux, est de placer un treillis surélevé sur le sol, sous les mangeoires suspendues. Les pigeons ne pourront plus avoir accès aux graines qui tombent.

Je vous rappelle que si vous cessez d'alimenter vos préférés parce que vous partez en vacances, par exemple, ils ne mourront pas de faim pour autant. Les oiseaux sont opportunistes et iront tout simplement ailleurs. N'ayez donc pas de remords.

Par contre, si le verglas sévit dans votre patelin, éliminez la glace de vos mangeoires dès que possible et disposez de nouvelles graines. Vous verrez, il y aura foule. Le verglas peut être un importante cause de mortalité chez les oiseaux hivernants, du moins s'il affecte un grand territoire, car il coupe presque toutes les sources d'approvisionnement à un moment où les volatiles ont des besoins énergétiques plus grands que jamais.

FeederWatch et le virus du Nil

Installer un poste d'alimentation vous donnera aussi l'occasion de participer au projet FeederWatch, une recherche qui fait appel à la participation du public depuis 1987.

Mené à travers les États-Unis et le Canada, le FeederWatch Project est coordonné par le célèbre Laboratoire d'ornithologie de l'Université Cornell, à Ithaca, dans l'État de New York, et vise notamment à mesurer les fluctuations de populations d'oiseaux qui se présentent aux mangeoires, soit une centaine d'espèces sur le continent.

Par exemple, les données recueillies auprès des 17 000 participants ont permis de suivre la progression de la conjonctivite chez le roselin familier, un problème toujours présent, ou encore de déterminer que les invasions de sizerins flammés dans le Sud étaient sujet à des cycles de deux ans.

Cette année, les gens de Cornell font valoir que les résultats à venir devraient permettre de déterminer l'impact du virus du Nil occidental chez plusieurs oiseaux familiers. On sait que le micro-organisme est rapidement mortel pour les corneilles et autres corvidés. Mais on a aussi détecté sa présence chez au moins 100 autres espèces d'oiseaux sur le continent.

Il en coûte 25 \$ pour participer au projet, une somme qui ne sert qu'à payer la documentation et les fiches en français, de même que le bulletin de liaison bilingue. Les observations sont notées de novembre à avril et les observateurs doivent y consacrer au moins un petit moment durant deux jours consécutifs, à toutes les deux semaines. On ne compte que 131 participants au Québec, ce qui n'est pas beaucoup. La coordination de la recherche au pays est assurée par Études d'oiseaux Canada, dont la représentante au Québec est Catherine Poussart (catherine.poussart@ec.gc.ca et au téléphone : (418) 649-6062).

Selon les données de FeederWatch, au Québec, l'oiseau le plus souvent observé aux mangeoires est la mésange à tête noire. Figurent aussi parmi nos espèces hivernales les plus familières, le geai bleu, la tourterelle triste, le sizerin flammé, le pic mineur, le junco ardoisé et le pic chevelu.

Nos corneilles passent aussi l'hiver dans le sud

LA CORNEILLE d'Amérique figure parmi les grandes vedettes de notre monde ailé. Considérée comme un des oiseaux les plus intelligents qui soient, la star en noir n'est pas nécessairement appréciée pour autant.

Après avoir été l'objet, dans le passé, de toutes les persécutions — on faisait même exploser ses dortoirs à la dynamite — elle suscite encore peu de sympathie du public. Les banlieusards, par exemple, n'apprécient guère sa présence quand, à la barre du jour, elle se met à crier à l'unisson. Et la situation peut parfois devenir exaspérante quand la marmaille a quitté le nid, et que deux ou trois bébés se mettent à pleurnicher presque à la journée longue pour réclamer leur pitance.

Lucien Potvin est de ceux qui s'interrogent sur le comportement grégaire des corneilles, notamment en août, quand elles se réunissent pour donner leur tour de chant matinal. « En cette période de l'année, un grand nombre de corneilles font, chaque matin à l'aurore, un concert qui nous réveille et nous oblige à fermer nos fenêtres. Le spectacle dure presque une heure. Quelle est la signification de ces rassemblements puisque ces oiseaux ne migrent pas ? »

S'il est vrai que les corneilles sont de plus en plus présentes chez nous au cours de l'hiver, cela ne veut pas dire qu'elles ne vont plus dans le sud. Non seulement les populations nordiques vont migrer vers des terres plus clémentes au cours de l'automne, mais la plupart des oiseaux qui nichent au Québec vont hiverner plus ou moins loin au sud de la frontière, nous dit l'*Atlas des oiseaux nicheurs du Québec*.

Elles nous quittent vers la mi-octobre pour revenir à partir de la mi-février, en plein hiver. Ce qui peut laisser croire que toutes les corneilles passent la saison froide avec nous. Il n'en reste pas moins que plusieurs dizaines de milliers résident au Québec durant l'hiver, alors qu'elles se réunissent en bandes considérables qui possèdent toutes leurs propres dortoirs.

Dans les Maritimes, les corneilles migrent sur de courtes distances et les bandes se concentrent le long de la côte où elles se nourrissent sur les rives libres de glaces. Par contre, dans les Prairies, les oiseaux migrent beaucoup plus au sud, parfois sur des distances de 2000 kilomètres, jusqu'au Kansas, au centre des États-Unis, mais aussi jusqu'en Oklahoma et même au Texas.

Les corneilles sont des oiseaux très grégaires durant l'hiver, mais les groupes se défont au printemps pour la période de reproduction. En juillet, quand les petits commencent à sortir du nid, les familles commencent à se regrouper en vue d'une éventuelle migration. Le nombre de volées diminue progressivement, mais à la fin de l'été elles deviennent de plus en plus importantes.

Rappelons par ailleurs que ces oiseaux ont un cerveau relativement gros, ce qui milite en faveur d'une intelligence supérieure, intelligence qui se manifeste par le goût du jeu et son habileté à se servir parfois d'instruments. On l'a déjà vue en vol jeter des pierres sur un intrus, nous dit encore l'*Atlas*. Il s'agit aussi du passereau qui possède le plus grand répertoire de cris, une vingtaine, chacun associé à une activité particulière. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la corneille laisse libre cours à ses talents.



Photo JEAN-YVES DIONNE, collaboration spéciale ©

Espèce localisée dans l'ouest du continent, le geai de Steller est un habitué des terrains de camping où il n'hésite pas à cueillir la nourriture offerte.

LE CARNET D'OBSERVATION

Un geai noir de l'Ouest

IL Y A UN bon moment, Antoine Baby, un lecteur de Saint-Antoine-de-Tilly, près de Québec, demandait si les geais noirâtres qu'il avait vus folâtrer dans sa cour avec un groupe de geais bleus n'étaient pas atteints de mélanisme partiel. Les oiseaux étranges avaient la huppe noire, le dos gris très foncé, mais on pouvait y voir quelques taches bleues.

Par la suite, Jean-Yves Dionne, de Candiac, nous faisait parvenir une photo d'un geai de Steller prise au nord de Prince Rupert, en Colombie-Britannique, en demandant si les étranges corvidés observés par M. Baby pouvaient être des visiteurs de l'Ouest.

Signalons d'abord que les cas de mélanisme chez le geai bleu sont extrêmement rares et l'ouvrage *The*

Audubon Society Encyclopedia of North American Birds signale un seul cas connu. Ce qui ne veut pas dire que la chose ne se produit pas à l'occasion.

À l'inverse, les cas d'albinisme partiel sont beaucoup plus fréquents. Par ailleurs, le geai bleu peut avoir une allure plutôt étrange durant la mue, au cours de l'été. Sa tête devient presque dénudée et le coloris des plumes devient très irrégulier et plus terne.

Quant au geai de Steller, la seule présence officielle au Québec est celle d'un individu observé à Cap-Rouge, le 8 avril 1926, un oiseau qui avait vraisemblablement traversé le Canada à bord d'un train.

D'une taille presque identique au geai bleu, le geai de Steller est une espèce typique de l'ouest du continent, de l'Alaska jusqu'au Nicaragua au sud. Vers l'est, il ne s'aventure guère au-delà de l'Al-

berta, du Colorado et du Texas. On ne compte qu'une seule mention en Saskatchewan.

La tête, le cou et la partie supérieure du dos sont noirs. Quelques taches de bleu regroupées en deux courts traits sont visibles au-dessus du bec. Le sourcil est également bleu. Par contre, ce coloris cède la place au blanc chez les oiseaux qui vivent dans le sud.

Se déplaçant en petits groupes, le geai de Steller est un habitué des terrains de pique-nique et de camping où il n'hésite pas à cueillir la nourriture qu'on lui offre.

Dans la grande forêt, il devient cependant très farouche et difficile à approcher.

À l'exemple de son cousin de l'Est, son régime alimentaire est varié. Oeufs et oisillons figurent aussi couramment sur son menu. Il peut parfois attaquer et tuer des serpents.

Héron et balbuzard

CHRISTIAN PINARD demande si balbuzards et grands hérons peuvent se voisiner. Ses frères ont découvert un nid de balbuzard au milieu d'une petite colonie de hérons, écrit-il, et tous craignent que les échassiers ne quittent l'endroit à cause de la présence du rapace.

Les deux oiseaux peuvent fréquenter le même environnement, comme vous venez de l'indiquer, mais il y a peu de compétition entre les deux espèces même si leurs régimes alimentaires sont parfois semblables.

Le balbuzard se nourrit presque exclusivement de poissons, lacustres ou marins, capturés à la surface de grandes étendues d'eau qu'il survole. Le grand héron est avant tout un oiseau de rivage.



Photo ROBERT SKINNER, La Presse ©

La corneille est le passereau qui possède le plus grand répertoire de cris. Ce qui ne veut pas dire que ses concerts sont appréciés pour autant.